



HAL
open science

**Contre la politique d'assimilation, la création de champs
littéraire et politique corses: U Primu Riacquistu
(1896-1939) Jean-Guy Talamoni**

Jean-Guy Talamoni

► **To cite this version:**

Jean-Guy Talamoni. Contre la politique d'assimilation, la création de champs littéraire et politique corses: U Primu Riacquistu (1896-1939) Jean-Guy Talamoni. Jean-Marie Comiti. Territoires et démocratie culturelle: vers un nouveau contrat éducatif (Ve congrès international de la Mediterranean Society of Comparative Education), Stamperia Sammarcelli, pp. 102-111, 2012. halshs-01180348

HAL Id: halshs-01180348

<https://shs.hal.science/halshs-01180348>

Submitted on 28 Jul 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Contre la politique d'assimilation, la création de champs littéraire et politique corses : *U Primu Riacquistu* (1896-1939)¹

Jean-Guy Talamoni

Aux plans linguistique, culturel et politique, le XIXe siècle a constitué en Corse une période de transition et d'hésitation, entre d'une part les langues italienne et française, d'autre part l'appel de la modernité et du romantisme. Par-delà l'instabilité politique de l'époque, une volonté constante sera manifestée par tous les régimes successifs : franciser la Corse et les Corses, tant au plan linguistique qu'au plan des mœurs. La littérature sera à la fois marquée par cette volonté et par les résistances auxquelles cet effort se heurtera.

I/ La situation corse au XIXe siècle

L'introduction de la langue et de la littérature françaises

Cette période verra le passage progressif d'une diglossie italien-corse à une diglossie français-corse. Sur le plan littéraire, on trouvera tout au long du XIXe siècle des auteurs corses de langue italienne et d'autres de langue française. Aux auteurs corses, il convient d'ajouter les continentaux qui vivaient et publiaient sur place, mais aussi et surtout les auteurs français qui écrivaient, hors de l'île, au sujet de la Corse : ces derniers contribuèrent puissamment à façonner l'image de l'île et de son peuple, à l'extérieur bien sûr, mais en Corse même. En effet, ces œuvres, largement diffusées – *Colomba* en est l'archétype – ne pouvaient manquer de changer les représentations que la société corse se faisait d'elle-même.

Une certaine rémanence de l'italianité

Pendant que s'organisait une francisation résolue sur les plans linguistique et littéraire, certains auteurs et acteurs culturels italianisants s'engageaient dans une démarche relevant « *de la praxis bien davantage que*

¹ « La Première Réappropriation ». Nous avons proposé de nommer ainsi, par référence au *Riacquistu* des années 1970, le mouvement culturel et politique s'étant développé durant la période qui court de la fin du XIXe siècle à la seconde guerre mondiale. Les dates mentionnées sont celles de deux événements marquant symboliquement le début et le terme de cette période de notre histoire littéraire et politique : la fondation de *A Tramuntana*, premier journal en langue corse d'une part, le déclenchement de la seconde guerre mondiale de l'autre.

de la poésie », selon l'heureuse formule de Marie Marchetti², en ce sens qu'ils tentaient consciemment d'impulser un mouvement de résistance à la percée linguistique et littéraire française. Salvatore Viale sera le plus éminent représentant de ce courant, aidé dans son action par le Dalmate Niccolò Tommaseo qui eut l'occasion de séjourner en Corse. À la charnière des deux siècles, intervient la naissance d'*U Primu Riacquistu*, romantisme national en langue corse qui permettra l'affirmation d'une langue nationale, ainsi que l'apparition d'une littérature écrite (poésie lyrique, roman, théâtre...).

II/ La naissance d'une littérature écrite de langue corse

Avec sa décision fondatrice de séparer la langue corse de l'italien – et de bannir ce dernier de son journal³ – Santu Casanova signe l'acte de naissance du corse comme langue littéraire. À l'époque et depuis quelques décennies, le passage précédemment évoqué d'une diglossie italien-corse à une diglossie français-corse s'accompagnait d'une modification du paysage littéraire insulaire. Alors que, depuis des siècles, les auteurs corses participaient, même modestement, à l'univers des lettres italiennes (ex. : les chroniqueurs figurant dans les anthologies de la péninsule, puis les almanachs corses du XIXe siècle édités en italien), des écrivains et poètes insulaires s'introduisaient, tout aussi modestement (du moins jusqu'au XXe siècle), dans l'espace littéraire français. Avec l'affirmation du corse comme langue d'imprimerie, un nouveau champ littéraire – spécifiquement corse – est créé. Santu Casanova et bien d'autres auteurs décident d'écrire désormais dans leur langue. Refusant de demeurer confinés à la périphérie des champs italien ou français, ils créent un champ littéraire propre à la Corse⁴. Toutefois, au sein de ce dernier, d'âpres luttes ne vont pas tarder à être livrées. D'autant qu'approximativement à la même époque le champ politique corse va subir une véritable refondation : désormais, les combats menés sur ce champ concerneront prioritairement l'avenir de l'île. Nous venons d'utiliser le terme de « champ », selon la théorie de Pierre Bourdieu.

²« Niccolò Tommaseo et Salvatore Viale à l'épreuve de la modernité », in : *Niccolò Tommaseo et la Corse, Actes du colloque international tenu à l'université de Corse les 3 et 4 mai 2005*, Università di Corsica, 2006, p. 185.

³ Il le fera formellement en 1901, en demandant explicitement à ses collaborateurs, dans les colonnes de son journal, de ne plus lui adresser de textes en italien. (*A Tramuntana* du 7 février 1901).

⁴ On observera sans doute que ce nouveau champ littéraire n'a pas été créé de toutes pièces, mais est en fait issu d'un champ corse de littérature orale, lequel pourrait également se voir appliquer la théorie de Bourdieu. En effet, on y trouvait déjà l'expression de rapports de force dont l'enjeu était l'acquisition ou la conservation de positions dominantes.

Voyons en quoi cette théorie est susceptible d'aider à la description et à la compréhension du *Primu Riacquistu*. On pourra lui faire le reproche de donner parfois une idée un peu mécanique de réalités sociologiques toujours plus complexes et dynamiques. Elle nous paraît cependant utile pour rendre raison des phénomènes observés.

III/ L'application de la théorie des champs à l'espace social corse de l'époque

On sait que Pierre Bourdieu décrit les univers sociaux en termes de « champs », à travers une métaphore empruntée aux sciences « dures » : celle d'un électron soumis à un champ de forces électromagnétiques. Tel l'électron, l'agent est soumis au champ tout en exerçant lui-même une force qui participe à ce dernier et contribue à le modifier⁵. L'auteur a fondé sa théorie à partir de la situation qu'il connaissait le mieux : celle de la France de la fin du XXe siècle. Dans ce cas, l'auteur explique qu'« *il fallait et il suffisait de prendre en compte les différentes espèces de capital dont la distribution détermine la structure de l'espace social.* », ajoutant que « *le capital économique et le capital culturel détiennent, en ce cas, un poids très important* »⁶. Toutefois, ayant à traiter le cas de la RDA, il s'interrogeait sur le point de savoir « *si (...) on retrouve tous les principes de différenciation (et ceux-là seulement) qui ont été rencontrés dans le cas français, et dotés du même poids relatif.* » et formulait l'hypothèse « *qu'il existe un autre principe de différenciation, une autre espèce de capital, dont la distribution inégale est au principe des différences constatées, notamment dans les consommations et les styles de vie (...) ce que l'on peut appeler capital politique et qui assure à ses détenteurs une forme d'appropriation privée de*

⁵ Dans une approche synthétique de la question, Vincent Debaene décrit ainsi trois axes de définition du champ : « - Inclusion et réfraction : Un champ est un microcosme inclus dans l'espace social global ; ce qui le définit par rapport à cet espace est sa (toujours relative) autonomie. (...) L'autonomie du champ se mesure plutôt à sa capacité de "réfraction" des déterminations externes ; l'œuvre littéraire n'est jamais le "reflet" d'un rapport de force socio-économique extérieur au champ, mais elle en conservera la trace. (...) - Positions, lutte et capital spécifique : Un champ se constitue ainsi sur la base d'une loi qui, du même coup, introduit un type de capital spécifique. (...) L'inégale répartition de ce capital est au principe des luttes qui animent le champ. (...) Les luttes ont pour objet l'appropriation d'un capital spécifique mais peuvent aussi avoir pour objet la redéfinition de ce capital ; en ce cas, elles peuvent modifier profondément la configuration du champ (...) - Habitus, *illusio* et prises de position : À chaque champ, correspond tendanciellement un habitus – c'est-à-dire un système de dispositions incorporées qui fait que l'on a plus ou moins intégré les règles implicites du champ (...) Au fondement de l'habitus, il y a d'abord la conviction – inconsciente et jamais interrogée – que le jeu mérite d'être joué, que le capital spécifique est désirable. C'est ce que Bourdieu appelle l'*illusio* ». (« Atelier de théorie littéraire : Définition du champ », Fabula, la recherche en littérature (<http://www.fabula.org>).

⁶ « La variante "soviétique" et le capital politique » (Conférence prononcée à Berlin-Est le 25 octobre 1989), in *Raisons pratiques*, Editions du Seuil, 1996, p. 32. Pierre Bourdieu poursuit ainsi, s'agissant du cas de la France : « *l'espace social s'organise selon trois dimensions fondamentales : dans la première dimension, les agents se distribuent selon le volume global du capital, toutes espèces confondues, qu'ils possèdent ; dans la deuxième, selon la structure de ce capital, c'est-à-dire selon le poids relatif du capital économique et du capital culturel dans l'ensemble de leur patrimoine ; dans la troisième, selon l'évolution dans le temps du volume et de la structure de leur capital.* »

biens et de services publics (résidences, voitures, hôpitaux, écoles, etc.) »⁷. Pierre Bourdieu observait que le même phénomène existait dans les états où « *comme c'est le cas dans les pays scandinaves, une "élite" social-démocrate est au pouvoir depuis plusieurs générations* », soulignant que dans ces pays « *le capital social de type politique qui s'acquiert dans les appareils des syndicats et des partis se transmet à travers le réseau des relations familiales, conduisant à la constitution de véritables dynasties politiques* »⁸. Il n'est pas nécessaire de faire preuve de beaucoup d'imagination pour envisager d'appliquer au fonctionnement de la société corse – d'hier, et, dans une large mesure, d'aujourd'hui – le schéma ici décrit par Bourdieu : un « *capital social de type politique* » assurant « *l'appropriation privée de biens et de services publics* », se transmettant « *à travers le réseau des relations familiales* »... N'est-ce pas la description exacte du système « claniste » tel que nous le connaissons encore de nos jours ? Si Bourdieu évoque un « *capital politique spécifique de type soviétique* »⁹ ou de type scandinave, il est sans doute possible d'imaginer un « capital politique spécifique de type corse », lequel assurerait – concurremment avec le capital économique et le capital culturel (notamment scolaire et universitaire) – l'accès à un *niveau de vie* et à un *style de vie* supérieurs (ou du moins considérés comme tels). Si l'on veut décrire avec davantage de précision le champ social corse de la fin du XIXe siècle, il est nécessaire de s'interroger sur la façon dont est composé ce capital politique. Bien entendu, il intègre un *capital institutionnel* (influence que l'on tient de la proximité avec d'influents personnalités politiques, voire religieuses). Mais il comporte aussi une composante que l'on pourrait appeler – faute de mieux – *capital militaire*, à savoir la capacité à faire usage de la force pour le compte de sa famille, de son « clan », de son parti¹⁰. En effet, la société corse du XIXe siècle est loin d'avoir intégré l'idée selon laquelle l'Etat disposerait du « *monopole de la violence physique légitime* », comme l'écrira Max Weber. Les raisons d'un tel état de fait sont diverses : poids de l'histoire (la conquête française ne date que d'une centaine d'années),

⁷*Ibid.*, p. 33.

⁸*Ibid.*

⁹*Ibid.*, p. 34.

¹⁰ Comme l'écrit Jacques Thiers, traitant d'une famille de notables du XIXe siècle : « *Les liens de parenté plus ou moins proches impliquent de nombreux devoirs dont l'hospitalité, l'assistance politique et l'aide guerrière constituent les plus marquants.* » (Introduction aux *Memorie* de Francesco Ottaviano Renucci, Editions Alain Piazzola, Ajaccio, p. XXVII). Le rôle joué par les « bandits » à l'occasion des élections constitue une manifestation habituelle des interférences entre champ des armes et champ politique. Parmi des centaines d'exemples, nous citerons la rencontre, en 1923, quelques temps avant les élections sénatoriales, entre François Coty et Nonce Romanetti, le « roi du maquis » : « *il est important, pour tout homme qui ambitionne de jouer un rôle politique dans l'île, de s'attacher la neutralité, et peut-être même la bienveillance, de ce personnage incontournable.* » (Ghislaïne Sicard-Picchiottino, *François Coty, un industriel corse sous la IIIe République*, Albiana, Ajaccio, 2006, p. 164).

institutions judiciaires souvent défailiantes ou manipulées par les partis, vendetta et banditisme qui en résultent...

Ainsi, compte tenu des différentes espèces de capital en vigueur au sein de l'espace social corse du XIXe siècle, ce dernier pourrait être décrit comme composé d'un champ économique, d'un champ culturel, ainsi que d'un champ politique, ce dernier comprenant lui-même un sous-champ institutionnel et un sous-champ militaire. Sans oublier ce que Pierre Bourdieu appelle « le champ du pouvoir » et qu'il décrit ainsi : « *Le champ du pouvoir (qu'il ne faut pas confondre avec le champ politique) n'est pas un champ comme les autres : il est l'espace des rapports de force entre les différentes espèces de capital ou, plus précisément, entre les agents qui sont suffisamment pourvus d'une des différentes espèces de capital pour être en mesure de dominer le champ correspondant...* »¹¹ C'est sur ce « champ du pouvoir » que se forment et se remettent en question les équilibres, que se déterminent les « taux de change »¹² entre les différentes sortes de capital.

IV/ Le champ littéraire corse

Dans son ouvrage *Les règles de l'art, Genèse et structure du champ littéraire*, Pierre Bourdieu décrit « la conquête de l'autonomie » comme « la phase critique de l'émergence du champ »¹³. Le cas étudié par l'auteur est celui du champ littéraire français du XIXe siècle, lequel a dû défendre son autonomie par rapport au champ politique. Dans le cas qui nous occupe, l'autonomie du champ se construit principalement à l'égard des deux champs littéraires français et italien. Santu Casanova, qui a fait du corse une langue d'imprimerie, ira au bout de sa logique, par exemple en traduisant lui-même en corse son œuvre héroïcomique *La morte e i funerali di Spanetto* initialement écrite en italien. Ainsi, la langue corse est bien la valeur essentielle de ce nouveau champ littéraire spécifiquement insulaire. De nombreux textes, en prose et en vers, lui seront d'ailleurs consacrés par tous les auteurs de l'époque. L'écriture en langue corse constitue la norme centrale du champ, reconnue par tous les agents qui y participent, norme à partir de laquelle le champ corse a pu « conquérir son autonomie ». Le champ accueillera rapidement de nombreux auteurs

¹¹ « Espace social et champ du pouvoir » (Conférence prononcée à l'université du Wisconsin à Madison, Etats-Unis, en avril 1989), in *Raisons pratiques, op. cit.*, p. 56.

¹² *Ibid.*

¹³ Editions du Seuil, 1992, 1998, p. 85.

ayant la conviction que « *le jeu mérite d'être joué* »¹⁴, ce que Bourdieu appelle « *illusio* ». Ces auteurs mettront progressivement en œuvre des techniques et des styles spécifiques à cette nouvelle langue littéraire, et ce dans tous les genres, élaborant ainsi la « *littérarité* » (Jakobson, Casanova)¹⁵ du corse. La littérature orale traditionnelle servira largement de base, particulièrement pour la poésie, désormais écrite et publiée (on pense notamment ici aux *voceri* et aux *serenati* qui, en accédant à la dignité de l'écrit, subissent évidemment de notables transformations). La littérature politique est créée par Santu Casanova (Jacques Thiers a mis en évidence et analysé le « *style* » particulier élaboré par cet auteur)¹⁶. Le drame corse sera, pour sa part, « *inventé* » par Jean-Pierre Lucciardi, le roman par Dalzeto...). Au fur et à mesure est construit et mis en œuvre un système de dispositions, nécessaires aux agents pour participer à la répartition du capital littéraire au sein du champ (système de dispositions que Bourdieu désigne par « *habitus* »). Mais cette autonomie ne se manifesterait pas seulement par rapport aux champs littéraires français et italien, mais également à l'égard du monde politique qui a conduit la Corse dans une situation de déchéance matérielle et morale vécue douloureusement. Aussi, dès la naissance de ce champ littéraire corse, les préoccupations politiques sont présentes (et pas uniquement dans les textes explicitement idéologiques). Toutefois – les écrits de Santu Casanova dans *A Tramuntana* en attestent –, c'est dans le jeu politique et électoral traditionnel – c'est-à-dire français –, que l'on cherche à cette époque le « *relèvement* » de la Corse. Fernand Etori décrit les fluctuations de Santu Casanova dans ses engagements, lequel semble à « *la recherche du "bon" député, honnête homme qui saura faire entendre à Paris la voix de la Corse.* » Cependant, « *en cas de succès, l'inévitable déception est à la hauteur des espoirs imprudemment formés* »¹⁷. F. Etori précise que Santu Casanova « *s'enthousiasme d'ailleurs aussi vite pour les doctrines que pour les*

¹⁴ Cf. supra, citation de Vincent Debaene.

¹⁵ « *On sait que la sociologie politique du langage n'étudie l'usage (et la "valeur" relative) des langues que dans l'espace politico-économique, ignorant ce qui, dans l'espace proprement littéraire, définit leur capital linguistico-littéraire, ce que je propose de nommer la "littérarité". (...) Une grande littérarité attachée à une langue suppose une longue tradition qui raffine, modifie, élargit à chaque génération littéraire la gamme des possibilités formelles et esthétiques de la langue. (...) Il y a donc (...) des effets proprement littéraires, liés notamment aux traductions, qui sont irréductibles au capital proprement linguistique attaché à une langue, au prestige lié à l'emploi d'une langue dans l'univers scolaire, politique économique... Cette valeur spécifique doit être radicalement distinguée (...) [des] indices de centralité d'une langue.* » (Pascale Casanova, *La république mondiale des lettres*, Editions du Seuil, 1999, 2008, p. 38).

¹⁶ *Papiers d'identité(s)* (nouvelle édition, augmentée), Albiana, Aiacciu, 2008, p. 79. L'auteur relève notamment que dans les textes de S. Casanova « *les moyens linguistiques divers (du trait proprement corse à l'interférence caractérisée) sont entièrement subordonnés à l'effet que le polémiste entend produire.* »

¹⁷ « *Quand souffle la Tramuntana* », in *Le Mémorial de Corses*, ouvrage collectif, SARL Le Mémorial des Corses, Ajaccio, 1982, t. 3, p. 395. Fernand Etori évoque notamment le soutien sans réserves, en 1912, de Santu Casanova à Paul Doumer. L'année suivante, il devait en dénoncer la « *trahison* » (*Ibid.*).

hommes »¹⁸. Ainsi, dans la première phase ayant suivi la création du champ littéraire corse (celle dominée par S. Casanova) s'il y a bien « *articulation entre les champs* » littéraire et politique (Bourdieu)¹⁹, le champ politique corse est – dans une large mesure – déterminé par les débats animant le champ politique français. Il faudra attendre 1914 pour assister à une refondation du champ politique corse à travers l'introduction du débat sur le rapport de la Corse à la France²⁰.

V/ La refondation du champ politique corse et son articulation avec le champ littéraire

Avec l'unique livraison de la revue *A Cispria* (1914), débute la refondation du champ politique corse. C'est dans ce petit volume que l'on trouve une phrase encore souvent citée de nos jours, qui, rappelant le passé de la Corse, annonce aussi – et surtout – l'ouverture du débat sur son avenir : « *A Corsica ùn hè micca un dipartimentu francese : hè una Nazione vinta chì hà da rinasce !* »²¹ (La Corse n'est pas un département français : c'est une Nation vaincue qui va renaître !). Mais les fondateurs de *A Cispria* (X. Paoli et J.-T. Versini), s'ils posent clairement le rapport de la Corse à la France, présentent également la langue et la littérature comme un élément primordial de la personnalité nationale (cf. « *Una razza senza literatura* », [Une race, une ethnie, sans littérature])²². Pour la première fois, l'articulation entre « champ littéraire » et « champ politique » est clairement affirmée dans une perspective de renaissance nationale. Après la sanglante parenthèse du premier conflit mondial, ce schéma se précisera. Durant l'entre-deux-guerres, le débat sur l'avenir de la Corse sera mené de façon constante, concomitamment dans les espaces politique et littéraire. En ce qui concerne le champ politique corse, sa configuration avait été bouleversée par l'irruption de la question nationale corse, constituant dorénavant un objet central du débat public. Les partisans du maintien de la Corse dans le giron français ne pouvaient

¹⁸*Ibid.*

¹⁹*Les règles de l'art...*, *op. cit.*, p. 91.

²⁰ La question de l'autonomie, et même de l'indépendance, ont certes été évoquées auparavant, mais de manière marginale.

²¹*A Cispria, Antologia annuale* (ouvrage collectif), mars 1914, ANT GED, Marseille, p. 2. On retrouvera cette phrase en épigraphe sur le « Petit livre vert » de l'organisation politico-militaire FLNC créée dans les années 1970, au moment du deuxième *Riacquistu* (*A libertà o a morte*, FLNC, 1976).

²²*A Cispria, op. cit.*, p. 1. Il s'agit d'un court texte dans lequel les fondateurs de *A Cispria* écrivent que Homère et Dante ont davantage mérité de leur patrie que les guerriers grecs et italiens, que Racine et Corneille ont davantage œuvré à l'unité française que toute la dynastie des Capet... Les auteurs en appellent donc à la constitution d'un « félibrige », d'une « pléiade » d'auteurs corses.

éviter d'y participer. Ils furent contraints de s'affronter aux autonomistes de *A Muvra*, particulièrement actifs, et même de répondre aux prétentions italiennes sur la Corse, il est vrai peu relayées dans l'île. Dans ce débat, les intellectuels animant les différentes revues en langue corse tenaient une place essentielle. Il en résultait dès lors une faible autonomie du champ littéraire par rapport au champ politique, une plus faible « capacité de réfraction »²³ de la part du premier, s'agissant des luttes se déroulant dans le second²⁴. Il ne faudrait cependant pas en conclure que le comportement des agents animant le champ littéraire était mécaniquement déterminé par les enjeux politiques : même si le « coefficient de réfraction » (Bourdieu) n'était pas considérable, une certaine autonomie existait à l'égard du champ politique. Il suffit de prendre connaissance des critiques littéraires (notamment les notices de l'anthologie de Hyacinthe Yvia-Croce dans son édition de 1929-1931) pour se rendre compte que les considérations esthétiques prévalaient souvent sur les proximités politiques. Par ailleurs, le monde de l'édition avait – comme partout ailleurs et à toutes les époques – son propre fonctionnement. Or, la « force de frappe éditoriale » de *A Muvra* pesait de tout son poids dans le champ littéraire : Maistrale²⁵ attendit que sa production ait été publiée pour consommer la rupture avec Petru Rocca ! Observons par ailleurs que l'autonomie des champs corses à l'égard des champs français était particulièrement large, les problématiques spécifiquement corses ayant pris le pas sur les questions hexagonales. Dans l'île, la littérature de langue française elle-même était envahie par la question nationale. Quant à celle de langue corse, elle devenait un enjeu politique...

VI/ Les luttes agitant le champ littéraire corse

Nous venons de voir que le champ littéraire disposait dans l'entre-deux-guerres d'une faible capacité de réfraction des déterminations externes, notamment de celles provenant du champ politique. Toutefois,

²³ « Le champ exerce un effet de réfraction (à la façon d'un prisme) : c'est donc seulement à condition de connaître les lois spécifiques de son fonctionnement (son "coefficient de réfraction", c'est-à-dire son degré d'autonomie) que l'on peut comprendre les changements (...) qui surviennent par exemple à l'occasion d'un changement de régime politique ou d'une crise économique. » (Pierre Bourdieu, « Pour une science des œuvres », in *Raisons pratiques*, op. cit., p. 68).

²⁴ Le choix des formes linguistiques n'était pas lui-même dénué d'arrière-pensées politiques. Si *A Cispia* proclamait l'indépendance à l'égard du toscan (« *Entre deux formes également usitées nous optons pour celle qui s'éloigne le plus de l'italien.* »), *A Muvra* jugeait cette attitude étriquée ! (Fernand Ettori, « Quand souffle la Tramuntana », in *Le Mémorial des Corses*, Ajaccio, 1982, tome 3, p. 399).

²⁵ Anton Dumenu Versini (1872-1950). Publiciste et auteur de langue corse.

l'appropriation du « capital symbolique »²⁶ propre à ce champ littéraire demeurerait un objectif important, non seulement pour les auteurs en tant que tels, mais également pour les sensibilités politiques. En un mot, les profrançais refusaient de laisser aux autonomistes le monopole de la langue et de la culture corses. C'est la raison pour laquelle on assista à la création de revues littéraires concurrentes. Ainsi, face au « corsisme » et à l'engagement autonomiste de *A Muvra*, sera créé *L'Annu Corsu*, se réclamant du très modéré « cynnéisme », lequel prétendra se cantonner au militantisme culturel régionaliste. On se rend compte, à la lecture des premiers numéros de ces revues, que leur objectif n'est pas de défendre une école littéraire ou un point de vue esthétique, mais bien une position politique quant à l'avenir de la Corse. Ainsi, la première livraison de *L'Altagna* s'ouvre sur une « Presentazione » (présentation) signée par son directeur, Dumenicu Carlotti, qui finit pas ces mots : « *Nè antifrancese, nè antitaliana, l'Altagna è còrsa di nome e di virtù.* »²⁷ (Ni antifrançaise, ni anti-italienne, l'*Altagna* est corse de nom et de vertu). Bien que dans sa présentation D. Carlotti prétende que le seul objectif de cette nouvelle revue soit « *d'encourager le développement des lettres corses* », on ne peut manquer d'observer, quelques mots plus loin, qu'il s'agit en définitive d'œuvrer à « *la gloire et à la consolation de la Corse* » (« *a gloria e u cunsolu di Cirnu* »)²⁸. Ces deux mots, « gloire » et « consolation », renvoient clairement à la question politique, le premier trahissant la volonté d'exalter le sentiment national corse, le second constituant une allusion au bilan, considéré comme désastreux, de la domination française... S'agissant des structurations – parallèles – des champs littéraire et politique corses de cette époque, on observera naturellement un raidissement des positions, au fur et à mesure que se préciseront les menaces annonçant la seconde guerre mondiale. Dans les premiers temps du *Primu Riacquistu*, on voit des auteurs provenant de milieux sociaux et politiques souvent éloignés contribuant conjointement à la création d'un champ littéraire corse, destiné avant tout à servir un objectif politique, à savoir défendre une identité corse fragilisée²⁹. Le

²⁶« J'appelle capital symbolique n'importe quelle espèce de capital (économique, culturel, scolaire ou social) lorsqu'elle est perçue selon des catégories de perception, des principes de vision et de division, des systèmes de classement, des schèmes classificatoires, des schèmes cognitifs, qui sont, au moins pour une part, le produit de l'incorporation des structures objectives du champ considéré, c'est-à-dire de la structure de la distribution du capital dans le champ considéré. » (P. Bourdieu, « Un acte désintéressé est-il possible ? », in *Raisons pratiques*, op. cit., p. 160).

²⁷ Sittembre-Uttobre 1925, Stamperia Piaggi, Bastia, p. 6.

²⁸*Ibid.*

²⁹ Dans le cadre de notre thèse de doctorat, nous avons recueilli, auprès de proches d'animateurs de ce mouvement, un certain nombre de renseignements sur l'état d'esprit des auteurs en question. Malgré les choix opposés de ces

champ s'organise ensuite autour de la norme commune (l'écriture en corse). Des réseaux se forment, notamment autour de *A Muvra* (revue et maison d'édition). On assiste à des « transferts de capital symbolique » (Bourdieu)³⁰, à travers l'édition (notamment lorsque *A Muvra* ou *L'Annu Corsu* décident de publier un auteur)³¹, ou encore la paratextualité (quand, par exemple, un poète reconnu dédie une pièce à un autre, pratique très courante dans ce champ)³². Au cours des années 1920, la concurrence littéraire et politique fait rage, particulièrement entre *A Muvra* et *L'Annu Corsu*, même si certains auteurs publient dans les deux revues, ne souhaitant pas prendre part à ce qu'il faut bien appeler un conflit. Lors de la décennie suivante, on assistera à une aggravation des tensions. *L'Annu Corsu* renoncera jusqu'à son titre, devenant *L'année Corse*, abdiquant ce faisant sa position sur le champ littéraire corse et opérant une sorte de suicide symbolique, ultime et pathétique expression de son loyalisme français. *A Muvra* sera pour sa part interdite le 3 septembre 1939, jour de l'entrée en guerre de la France contre l'Allemagne.

Avec le déclenchement de la seconde guerre mondiale, le champ politique corse se trouvait à nouveau bouleversé : le combat national (« autonomiste ») était disqualifié à travers un amalgame le confondant avec l'irrédentisme (lequel n'avait jamais cessé d'être extrêmement marginal dans l'île). Quant au champ littéraire corse, il était dévasté. Sur le « champ du pouvoir » (Bourdieu) – cette sorte de bourse où se déterminent les « taux de change » entre les différentes espèces de capital – la valeur du capital littéraire de langue corse s'était effondrée. Ce dernier subissait le contrecoup du discrédit frappant *A Muvra*, accusée de collusion avec l'ennemi italien. Il faudra attendre les années 1970 et le second « Riacquistu » pour voir l'idée nationale renaître de ses cendres et le champ littéraire corse sortir de sa longue léthargie.

derniers au cours de la guerre (on y trouve aussi bien un résistant comme Simon Vinciguerra qu'un irrédentiste tel Bertino Poli) on relève 100% de réponses positives à la question suivante : « *Considérerait-il la langue et la littérature comme une arme (ou un instrument) pour défendre l'identité corse ?* ».

³⁰Une révolution conservatrice dans l'édition, Actes de la recherche en sciences sociales, Année 1999, volume 126, Numéro 126-127, p. 3.

³¹« L'éditeur est celui qui a le pouvoir tout à fait extraordinaire d'assurer la publication, c'est-à-dire de faire accéder le texte et un auteur à l'existence publique... » (Ibid.). Bourdieu évoque « un transfert de capital symbolique (analogue à celui qu'opère une préface) qui est d'autant plus important que celui qui l'accomplit est lui-même plus consacré, à travers notamment son "catalogue"... » (Ibid.).

³²Cette pratique peut donner des résultats surprenants, notamment quand Ghjuvan Petru Lucciardi dédie sa poésie consacrée à *Sampieru Corsu* (personnage présenté à l'époque comme la figure emblématique de la Corse française) à... « *u scìu Petru Rocca, Direttore d'A Muvra* » ! (Poésie jusque-là inédite, publiée dans : J.-G. Talamoni, *Antulugia bislingua di a literatura corsa*, DCL éditions, Ajaccio, 2008, p. 124 et 136 [fac-similé]).